
Christine Pagnouille

« **Betwixt and between** »

C'était – déjà – l'apogée du printemps : les oiseaux éperdus d'amour, les dernières jonquilles, les premières fleurs de rhododendron. La plupart des participants au Colloque de Queen's University de Belfast, intitulé « Betwixt and Between : Place and Cultural Translation » étaient logés au milieu d'un parc (Stranmillis College), et ça chantait et ça bruissait et ça poussait. La promenade d'une demi-heure qui nous amenait à Queen's longeait les fleurs d'une église puis le jardin botanique. Toute cette sève en mouvement aurait-elle dynamisé nos travaux ? Ils ont été, en tout cas, de belle tenue et d'une grande intensité. Il faut dire aussi qu'une des préoccupations lancinantes de nos hôtes (Stephen Kelly, David Johnston et Ciaran Carson), c'était que nous, les quelque 80 participants, nous soyons séduits non seulement par la qualité des échanges, mais par leur ville, leur pays. Pari tenu malgré la grisaille. Deux petits regrets, mais qui ne sont que le revers du succès : vu le nombre d'intervenants, les ateliers étaient menés en séances parallèles (ce qui oblige à des choix difficiles) et le lieu de la soirée « poésie et musique » le samedi soir avait dû être déplacé dans un centre universitaire tout neuf – certes assez grand, mais aux murs aussi accueillants qu'un parloir de prison. Pourtant, même dans cet endroit peu amène, le grand poète, traducteur et musicien qu'est Ciaran Carson (le « i » ne se prononce pas : « a » long) a réussi à nous faire vibrer (vibrer, oui, comme le tuyau de son pipeau).

Carson fut pour moi la révélation du colloque. Un homme de petite taille, en complet veston - cravate, avec un goût marqué pour les boissons alcoolisées. Mais dès le vendredi soir, à la fin du dîner qui nous rassemblait dans le grand hall de Queen's College, il se lève et se met à chanter. A

capella, une ballade irlandaise puis une autre, d'une voix sûre et puissante. Le samedi, il nous lit un chant de l'Enfer de Dante dans sa traduction anglaise, et cela tient du miracle, c'est-à-dire de la bonne traduction. La forme est parfaitement respectée et l'on ne s'en aperçoit pas. Chaque mot est à sa place, aucun effort n'est perceptible, plutôt une jubilation de la langue. Du coup, dirait-on presque, oui, presque, par conséquence, il recrée si parfaitement la terreur qu'à l'entendre, nous tremblons devant le monstre et la transmutation progressive qui inverse les formes (il s'agissait du chant sur le châtement du voleur Agnello).

Le caractère interdisciplinaire se marquait par des approches sociologiques, parfois (rarement) psychologiques mais surtout par les contributions d'écrivains traducteurs, qui éclairaient la réflexion de leur double pratique. C'est notamment le cas d'Alan Gillis, poète et traducteur (le samedi soir, il nous a lu des transpositions hilarantes de jeux et créations de mots) qui nous a parlé de trois traductions anglaises du *Bateau ivre* par trois poètes irlandais. Autre recoupement inattendu : les études de genre et la Bible, avec l'intervention pleine de légèreté et d'humour de Mary Phil Korsak (auteur d'une traduction de la Genèse qui suit la voie tracée par Chouraqui en français).

Moins de quinze jours plus tôt, j'avais participé à un colloque sur les littératures du Commonwealth à Malte, et un des aspects qui m'a le plus frappé dans ces deux colloques est l'implication politique explicite, non pas, bien sûr, au sens restreint d'un engagement derrière telle bannière de parti, mais au sens d'une conscience des enjeux idéologiques que comporte tout choix littéraire, et donc aussi des choix de traduction. Là où la traduction scientifique et la traduction d'articles de loi ou de décrets doivent presque toujours être reproductions à l'identique, là où l'idéal de la plupart des traductions « non-littéraires », du mode d'emploi au catalogue, peuvent utilement suivre le conseil de Maimonide (Tolède, 1199), à savoir qu'il nous faut rendre claire la pensée de l'original, le traducteur littéraire, lui, est lancé, à chaque nouveau projet, dans une aventure que David Johnston appelle « liminaire » et j'aime cette image du seuil dans les nombreuses métaphores du passage. Or le seuil, nous rappelle-t-il, ce lieu de l'entre-deux, ce lieu de la transformation souvent liée à la transgression, est nécessairement opposé à tout fondamentalisme. La traduction littéraire donne vie – elle est une poétique, une fabrication de plein droit, comme l'indique l'anglais où le verbe à utiliser avec « translation » n'est pas « do » mais « make » ou « write ».